

## Un regard assassin

**Marie-Célie Agnant**

Le petit homme gris et terne, le petit homme borgne au regard assassin s'était encore levé ce matin-là, avec dans la tête la même voix qui lui soufflait qu'aujourd'hui serait le jour J. Tout en faisant aller la lame du rasoir sur sa joue, il se répétait la scène ainsi qu'il le faisait chaque jour : il entrerait dans le wagon par la première porte qui devant lui s'ouvrirait. Elle serait là, debout, les mains agrippées à une de ces lanières de caoutchouc gris, suspendues partout dans le train. Bien entendu, elle ne ferait pas attention à lui, ne le verrait même pas. Il la reconnaîtrait sans peine. Elle avait de si beaux yeux. Malgré les années, il était sûr qu'ils n'avaient pas changé. Il la fixerait un long moment, laissant aller et venir son regard sur son visage, sur tout son corps, il la posséderait en silence, et jouirait de voir ses longs cils tout à coup s'affoler, son visage perdre sa superbe. Lentement, alors, il enlèverait son chapeau, puis ses verres fumés et, d'un geste prompt de l'index, il lui montrerait ce trou vide, dans son visage. Puis il ferait glisser son doigt, pour lui indiquer l'entaille, qui va de l'arcade sourcilière jusqu'au milieu de la joue. La surprise serait telle qu'elle ne saurait dire un mot, ne pousserait pas le moindre cri. Il la prendrait alors fermement par le poignet, comme ce jour-là à l'église, et l'entraînerait dans la cohue vers la sortie. À cet instant-là, le petit homme gris et terne, le petit homme au regard assassin transpirait à grosses gouttes; il se précipita sous la douche et fit couler lentement de l'eau bien froide sur son visage.

En général, il parvenait à prendre le train de sept heures quarante-cinq. Mais aujourd'hui, il dut à deux reprises changer de chemise. À la première, il manquait deux boutons. Après avoir perdu plusieurs minutes à essayer tant bien que mal de masquer, à l'aide de sa cravate, l'espace laissé par les boutons déserteurs, il décida d'enfiler une nouvelle chemise achetée justement la semaine dernière. À sa grande surprise, le collet était beaucoup trop étroit. Bah! fit-il au bout d'un moment, il doit y avoir une bonne raison à ce retard. Il est sans doute écrit qu'aujourd'hui je devais prendre le train de huit heures. Qui sait, elle aussi aura peut-être été retardée. Le petit homme terne prit son vieux feutre cabossé, se para de ses lunettes noires et sortit. Le temps était gris et maussade. Ce temps de chien convient tellement bien, grommela-t-il, à cet univers de poubelles éventrées et de puanteur. Si je la retrouvais, je pourrais aller nicher ailleurs. Préoccupé par sa quête insolite dans les souterrains new-yorkais, il oubliait qu'il était taillé sur mesure pour ce pâté de maisons sinistres et délabrées qui, entre l'avenue Stroll et la Quarantième rue, recelait tout ce que ce quartier pouvait avoir de laid.

Tout en descendant d'un pas empressé la Quarantième rue, le petit homme poursuivait intérieurement son monologue. « Lorsque je l'aurai retrouvée, je quitterai ce quartier infect. Je louerai un des plus beaux logements de Hempstead, de ceux que l'on voit entourés des lourdes portes de métal qui, lorsqu'on les tire, se plient tel un accordéon. Je lui achèterai un immense piano, la plus grande télévision de chez Sears, et je l'enfermerai à double tour chaque fois que je devrai m'absenter. » Il lança un juron en apercevant à la porte du métro ce mendiant qu'il ne pouvait souffrir. Furieux de devoir encore aujourd'hui subir son regard pénétrant, il fit voler un jet de salive qui alla

rejoindre sur le mur graffitis et obscénités. Chaque fois qu'il apercevait ce même cul-de-jatte crasseux, qui barrait presque le passage, il ne pouvait s'empêcher de frissonner. Il se demandait toujours pourquoi la vue de cet individu déclenchait chez lui un tel malaise. Il faut dire que cet homme gardait la tête dans une position que même ce regard lancé de bas en haut bouleversait au plus haut point les habitués de la station, si bien que plusieurs d'entre eux manquaient souvent de dégringoler les marches conduisant au sous-terrain. Désarçonné par la vue du mendiant, pour ne pas débouler à son tour, il dut prendre appui à la rampe crasseuse. Cette loque humaine le suivait régulièrement des yeux qu'il gardait braqués dans son dos tout comme un fusil. Une fois, une seule fois, le petit homme s'était retourné. Il avait alors reçu le regard de l'infirme comme un rappel. Il lui était arrivé de penser que sa conscience devait ressembler comme un frère jumeau au cul-de-jatte, et il s'en voulait amèrement de cette pensée pour le moins étrange.

Le petit homme venait de Belle-Île. Un grand nombre de ses comparses, anciens tortionnaires comme lui sous le règne de Satrapier, qui pendant trente ans sema la terreur dans son pays, vivaient comme lui aujourd'hui, pas si loin dans la région. Bras droit de Satrapier, entré à son service alors qu'il n'avait que dix-huit ans, il avait passé de longues années de sa vie à enterrer des hommes encore vivants et à enfermer d'autres dans le coffre de son automobile. Il avait aussi appris à viser au milieu du front, entre les deux yeux, les gosses qui appartenaient aux femmes qui avaient le malheur de se refuser à Satrapier ou à lui. La nuit, avec ses hommes, il ratissait les maisons et enlevait les filles qu'ils violaient par la suite, sous les yeux effrayés des parents.

À Belle-Île, un jour, le petit homme trapu était entré dans une église où l'on s'apprêtait à célébrer un mariage. À son arrivée, les carillons des cloches s'étaient emmêlés. Trapu, bouffi, le regard assassin, il s'était avancé vers le couple, face à l'autel. Ses pas dans l'allée résonnaient comme autant de coups de gong. Une odeur de soufre l'accompagnait. Il sortit de ses poches deux pistolets et visa le marié. Deux balles, l'une au front, l'autre au cœur. Personne ne poussa le moindre cri. Des rats tout de noir vêtus envahirent l'église. On entendait leurs couinements partout entre les bancs et, sur les dalles le frottement de leurs queues. Le petit homme terne traîna jusqu'à l'autel la mariée défaillante. Entre deux fusils pointés sur le curé, la cérémonie est célébrée.

Sous le voile, les rats distinguent parfaitement les lèvres tremblantes, la peur et le dégoût qui déforment le visage de l'épouse. Au cours de la réception tenue sur la plage, la mariée tourbillonne au bras de tous les rats présents ce soir-là. Ses sanglots leur parviennent dans un murmure lointain. Les rats puent le soufre, et hument avec avidité le parfum de fleurs d'oranger qui se dégage de son corps. Ivre, la mariée se jette à la mer d'où on la repêche; la robe de satin collée à la peau, une traîne trop longue qui écume la grève et se pare de débris. Le corsage, détrempe, laisse voir ses deux seins comme deux colombes. La tête renversée, les cheveux défaits, on la couche. Dans la blancheur des draps, son visage est une lune égarée. Au pied du lit, dans un bac à glace, la tête de son fiancé. Les rats hurlent, boivent, se donnent de grosses tapes dans le dos et, dans la nuit qui n'en finit plus, ils tirent dans tous les sens, des balles qui vont se loger n'importe où. La fête dure jusqu'aux petites heures du matin. La mariée luttera plus d'une heure avec le petit homme, contre cette odeur de soufre qui lui pénètre dans

la gorge et fait battre ses tempes. Sans prononcer une seule parole, elle cambre son corps, tendu comme un arc. Le dernier bouton de nacre qui retient la blouse de satin saute, laissant à nu son buste. Et alors qu'il va s'abattre sur elle de tout son poids, avec son odeur de soufre mêlé d'alcool, d'un seul coup de son talon aiguille qu'elle saisit sans que le petit homme ne sache comment, elle lui enlève un œil et lui fait une entaille en diagonale, profonde, qui s'imprime depuis le front sur toute la joue gauche. Le petit homme au regard assassin, qui désormais a un œil en moins, et cette marque sur le visage, ne comprend pas; personne n'a jamais résisté à ses fusils et à sa force. Alors, il lui prend les poignets, il l'emmène, il prend d'urgence l'avion avec elle. C'était un avion de la PanAm, le vol 748, jamais il ne l'oubliera. À l'arrivée, elle disparaît au cours des formalités douanières. Il attend des heures et des heures, espérant la voir sortir d'une toilette ou de n'importe où. On fouille l'aéroport de fond en comble, on fait venir la police et les pompiers. Ils croient le petit homme fou. Depuis, celui-ci arpente les couloirs du métro, des rafales de vengeance plein le cœur, et un œil en moins. Les années passent, qu'importe! « Lorsque je l'aurai retrouvée, je serai tranquille et heureux », se dit-il.

Sur le quai numéro trois, ce matin-là, comme chaque matin, se tient le petit homme gris, terne et hermétique. Le visage encombré de ses larges lunettes noires, personne ne le connaît. Personne ne voit le trou vide. Nul ne sait ce qu'elles cachent, ces lunettes noires. Personne ne soupçonne les vies brisées, hachées, dépecées... Personne ne sait qu'il ne se pose jamais de questions, ne sait pas comment les poser. On ne reconnaît pas non plus la peau de vipère décolorée qu'il traîne et traîne sans fin dans les couloirs du métro, mais les émanations de soufre ne l'ont jamais quitté. Les voyageurs changent souvent de place, lorsqu'il s'approche d'eux.

Le train s'arrête dans un tintamarre de ferraille disloquée. Une odeur de graisse brûlée envahit aussitôt la station. Impassibles, les voyageurs se ruent vers les portes, se bousculent à qui mieux mieux. D'un simple coup d'œil circulaire, un coup d'œil assassin, il se rend compte qu'elle ne se trouve pas dans cette voiture. Il attendra donc la prochaine étape pour changer de compartiment car il n'est pas de ces imprudents qui se fauillent parmi les chaînes et les boyaux de caoutchouc séparant les wagons. Tant de fois, mais hélas toujours en vain, quelque chose au-dedans de lui s'était emballé, tandis qu'installé dans le train, il avait surpris soit dans le wagon voisin, ou encore dans le train qui s'arrêtait sur le quai opposé, une silhouette, une nuque, qui lui faisait presque croire qu'il touchait au but. Mais, ce matin-là, juste au moment où avec son regard assassin, le petit homme changeait de ligne pour s'engouffrer dans un des convois, au moment où il s'avavançait pour poser le pied, les portes se refermaient avec une violence et une rapidité, inhabituelles selon lui. Et, ce matin-là, il la vit : la jeune femme qui se dandinait devant elle, la dernière qui était montée dans le wagon, dont les portes avaient si soudainement claqué. L'hiver battait son plein. Avec ces énormes cache-cols et ces bottes informes, il était assez difficile de deviner le galbe d'une jambe, la courbe d'une hanche. Mais, il en était sûr, il aurait pu jurer que ces mèches folles, qui s'étaient agitées sous son nez avec tant d'impudence, ne pouvaient être de quelqu'un d'autre. Il aurait dû lui saisir le bras pour forcer ainsi la porte à demeurer ouverte. Il aurait dû, se disait-il alors, dégainer son arme et tirer, tirer, tirer, faire un boucan de tous les diables, faire éclater la foudre dans les vitres, et la folie dans les pneus. Il aurait dû

hurler sa rage, retenue si longtemps, ou encore se lancer avec toute la force dont il était capable contre les vitres du train en marche. Il aurait dû s'engouffrer dans le tunnel à sa poursuite. Il aurait, à ce moment-là, tellement voulu avoir ses fusils, son armée de rats. Mais il était demeuré là, pétrifié, le chapeau feutre aplati sous l'aisselle, ses derniers cheveux s'agitant au gré des courants d'air au-dessus de son crâne luisant. À travers les vitres sales du train qui filait, le petit homme eut l'impression que quelqu'un lui adressait un geste obscène. Les passants qui arrivaient pour le prochain train le bousculaient. Il ne comprenait rien. Au bout d'un long moment, il leva la tête vers la sortie pour aspirer une bouffée d'air frais. Il ne rencontra que l'œil vide du cul-de-jatte crasseux.

## A Murderous Look

Marie-Célie Agnant

Translated from the original French by Julie McDonough

The grey and drab little man, the one-eyed little man with the murderous look got up again that morning, with the same voice in his head whispering that today would be the day. Running the razor blade down his cheek, he replayed the scene in his mind as he did every day: he would step into the subway car through the first door that opened before him. She would be standing there, hands gripping one of those rubber straps that hang throughout the train. Of course, she would pay no attention to him, would not even see him. He would recognize her easily. She had such lovely eyes. Despite the years, he was sure they had not changed. He would watch her for a long moment, running his eyes up and down her face, her entire body, he would possess her silently and enjoy seeing her long eyelashes suddenly flutter in panic, her face lose its proud expression. Slowly, then, he would take off his hat, then his dark glasses and, gesturing with his index finger, he would show her the empty hole in his face. Then he would run his finger down the gash extending from the arch of his eyebrow to the middle of his cheek. She would be shocked into silence, unable to make even the slightest cry. Then he would grab her firmly by the wrist, as he had that day in the church, and pull her through the crowd to the exit. At this point, the grey and drab little man, the little man with the murderous look was dripping with sweat; he rushed to the shower and slowly ran very cold water over his face.

Usually, he managed to take the seven forty-five train. But today, he had to change his shirt twice. The first was missing two buttons. After losing several minutes trying to make his tie hide the gap left by the buttons that had deserted him, he decided to put on a new shirt he had bought just last week. To his immense surprise, the collar was far too tight. Bah! he said after a while, there must be a good reason for this delay. It must be written somewhere that today I would have to take the eight o'clock train. Who knows, she may be late too. The drab little man picked up his battered felt hat, slipped on his dark glasses and left. It was grey and dreary outside. This rotten weather is perfect, he grumbled, for this world of stench and smashed-up garbage cans. If I found her, I could settle down somewhere else. Preoccupied as he was with his odd search through subterranean New York, he forgot he was perfectly suited for this block of bleak and dilapidated houses between Stroll Avenue and 40<sup>th</sup> Street that contained all the neighbourhood's ugliness.

Hurrying down 40<sup>th</sup> Street, the little man continued his silent monologue. "Once I find her, I'll leave this revolting neighbourhood. I'll rent one of the nicest houses in Hempstead, one of the ones you see enclosed by heavy metal gates that fold like an accordion when you pull on them. I'll buy her a huge piano, the biggest TV from Sears, and I'll double-lock her inside every time I have to leave." He swore when he got to the subway entrance and saw the beggar he couldn't stand. Furious that today he had to endure the beggar's penetrating stare yet again, he spat, and his spurt of saliva joined

the graffiti and obscenities on the wall. Every time he saw this filthy, legless man, who almost blocked his way, he couldn't help but shiver. He always wondered why the sight of this individual made him feel so uneasy. Really, though, the man held his head in such a way that even his upward look would bother station regulars, so much so that many of them nearly fell down the stairs leading underground. Taken aback by the sight of the beggar, he had to grab onto the grimy handrail, to avoid falling down himself. This wreck of a man usually followed him with eyes that stayed trained on his back like a gun. Once, only once, the little man had turned around. Then, the disabled man's gaze had seemed like a reminder. Sometimes he thought his conscience must be the amputee's twin brother, and he became bitterly angry with himself for having such a strange thought.

The little man was from Belle-Ile. Today, many of his accomplices were living nearby and much like him. They, too, had been torturers under Satrapier, who had sown terror in his country for thirty years. As Satrapier's right hand, the little man had started working for him when he was just eighteen, and he had spent many years of his life burying men alive and locking others in the trunk of his car. He had also learned to aim for the middle of the forehead, between the eyes of the children who belonged to the women who had the misfortune of saying no to Satrapier or to him. At night, with his men, he raided homes and took the daughters, whom they raped afterward, while the parents watched, terrified.

On Belle-Ile, one day, the stocky little man had walked into a church where a wedding was about to take place. When he'd arrived, the chiming bells had faltered. Stocky, puffed-up, with a murderous look in his eyes, he had walked up to the couple, facing the altar. Down the aisle, his steps resounded like so many gongs. A smell of sulfur accompanied him. He pulled two pistols from his pockets and aimed at the groom. Two bullets, one in the forehead and the other in the heart. No one made the slightest noise. Black-clad rats swarmed into the church. Their squeaks could be heard throughout the pews, as could their tails brushing against the flagstone. The drab little man dragged the fainting bride to the altar. Between two guns pointed at the priest, the ceremony is held.

Under her veil, the rats can see the trembling lips, the fear and disgust that distort the bride's face. During the reception on the beach, the bride twirls on the arm of every rat there that night. Her sobs reach them in a far-off murmur. The rats stink of sulfur and sniff greedily at the orange-blossom perfume wafting from her body. Drunk, the bride throws herself into the sea, but they fish her out; her satin dress stuck to her skin, its overly long train skims the shore and is adorned with debris. Her bodice, soaked, reveals her two breasts like a pair of doves. Her head back, hair dishevelled, she is put to bed. Against the whiteness of the sheets, her face is a lost moon. At the foot of the bed, in a tub of ice, the head of her fiancé. The rats shout, drink, slap each other on the back, and all through the endless night, they fire in every direction bullets that will lodge anywhere. The party lasts until the early hours of the morning. The bride struggles for more than an hour with the little man, against the smell of sulfur that seeps into her throat and makes her temples throb. Without a word, she arches her back like a bow. The last mother-of-pearl button still holding her satin bodice together snaps off, leaving her bust bare. And just as he is about to throw all of his weight on top of her, his

sulfur smell mixed with alcohol, she gouges out the little man's eye, carving a deep diagonal gash from his forehead down his entire left cheek with a single blow of the stiletto heel she had grabbed without his knowledge. The little man with the murderous look, who has had one eye less and the mark on his face ever since, does not understand; never before has someone resisted his guns and his strength. So he grabs her by the wrist, takes her to a plane and boards immediately. It was a Pan Am plane, flight 748, he'll never forget it. When they arrive, she disappears during the customs formalities. He waits hours and hours, hoping to see her come out of a washroom or somewhere else. The airport is searched from top to bottom, the police and firefighters are called in. They think the little man is crazy. Since then, he has been pacing up and down the subway corridors, bursts of vengeance filling his heart, and one eye missing. So what if the years are passing by! "When I find her, I will be happy and at peace," he tells himself.

On platform three that morning, like every morning, stands the grey, drab and inscrutable little man. His face is concealed by his large, dark glasses, and no one knows him. No one sees the empty hole. No one knows what these dark glasses hide. No one suspects the broken, hacked, torn up lives... No one knows that he never questions himself, doesn't know how to. No one recognizes the faded adder skin he drags and drags endlessly through the subway corridors, though the sulfur smell has never left him. Commuters often move away when he comes near them.

The train stops in a din of grinding metal parts. A smell of burned grease follows it into the station. Impassive, commuters rush for the doors, jostling and shoving one another. With a quick look around, a quick murderous look, he sees she is not in this car. So he will wait for the next stop to change compartments because he isn't one of those careless people who make their way through the chains and rubber tubing that separate the cars. So many times, but unfortunately always in vain, something inside him has thrilled, when, once inside the train, he has noticed, in either the adjoining car or the train stopping on the other platform, a silhouette, the nape of a neck that made him almost believe he had reached his goal. But that morning, just as the little man, with his murderous look, was changing lines to rush into one of the trains, just as he was stepping forward, the doors closed unusually violently and quickly, or so he felt. And that morning, he saw her: the young woman standing inside, the last person to step into the car whose doors had so suddenly slammed shut. It was the dead of winter. With those enormous scarves and shapeless boots, it was rather difficult to make out the shape of a leg, the curve of a hip. But he was sure, he could have sworn that those stray locks of hair, which had so impudently waved under his nose, could belong to no one else. He should have grabbed her arm to force the door to stay open. He should have, he said to himself, taken out his gun and shot, shot, shot, to raise hell, to set off flashes of lightning on the window panes and madness in the tires. He should have howled his long-restrained rage or even mustered all his strength and thrown himself against the windows of the moving train. He should have rushed into the tunnel after her. At that moment, more than anything, he wanted his guns, his army of rats. But he remained there, paralyzed, the felt hat squashed beneath his armpit, the last few strands of his hair swaying in the whims of the air currents above his shiny scalp. Through the dirty windows of the passing train, the little man had the impression that someone was

making an obscene gesture at him. Commuters arriving for the next train jostled him. He didn't understand a thing. After a long while, he raised his head toward the exit to get a breath of fresh air. All he could see was the vacant stare of the filthy, legless beggar.



## Una mirada asesina

Marie-Célie Agnant

Traducido del original en francés por María Sierra Córdoba Serrano

El hombrecito gris y apagado, el hombrecito tuerto de mirada asesina, se había levantado de nuevo esa mañana con la misma voz en la cabeza que le decía que hoy sería su gran día. Al pasar la cuchilla de afeitar por la mejilla, repasaba la misma escena de todos los días: entraría en el vagón por la primera puerta que se abriera ante él. Ella estaría allí, de pie, con las manos agarradas a una de esas correas de goma gris que cuelgan por todas partes en el tren. Por supuesto, no le haría ni caso, ni siquiera lo vería. Él la reconocería sin problema alguno. Tenía unos ojos tan bellos. A pesar de los años, estaba seguro de que no le habían cambiado. La miraría fijamente un buen rato, con su mirada yendo y viniendo sobre su rostro, sobre su cuerpo, la poseería en silencio y gozaría viendo cómo sus largas pestañas se agitaban de repente, cómo su rostro perdía la altanería. Lentamente, se quitaría entonces el sombrero, después los lentes de sol y con un rápido gesto con el índice, le mostraría el agujero vacío, en la cara. Después deslizaría su dedo para señalarle el corte que va desde el arco de la ceja hasta la mitad de la mejilla. La sorpresa sería tal que ella no podría pronunciar palabra, grito alguno. La agarraría entonces por la muñeca, como aquel día en la iglesia, y la arrastraría entre la muchedumbre hacia la salida. En ese preciso instante, el hombrecito gris y apagado, el hombrecito de mirada asesina, sudaba la gota gorda; se precipitó a la ducha y dejó que el agua bien fría le cayera lentamente por la cara.

Por regla general, lograba tomar el tren de las siete y cuarenta y cinco. Pero hoy tuvo que cambiarse de camisa dos veces. A la primera le faltaban dos botones. Después de haber perdido varios minutos intentando ocultar, como mejor podía, el espacio de los botones desertores con ayuda de la corbata, decidió ponerse una camisa nueva que precisamente había comprado la semana de antes. Para su gran sorpresa, el cuello le quedaba demasiado justo. ¡Bah! Dijo al cabo de un rato, tiene que haber alguna buena razón que explique este retraso. Seguramente está escrito que hoy tenía que tomar el tren de las ocho. Quién sabe, quizás también ella se haya demorado. El hombrecito apagado agarró su viejo y abollado sombrero de fieltro, se engalanó con sus lentes de sol y salió. El tiempo era gris y huraño. Ese tiempo de perros le viene muy bien –gruñó– a este universo de cubos de basura destripados y apestosos. Si la encontrara, podría irme a vivir a otro lado. Absorto en su búsqueda insólita por los túneles subterráneos de Nueva York, se le olvidaba que él estaba hecho a la medida de esa cuadra de casas siniestras y destartaladas que, entre la avenida Stroll y la calle 40, albergaba todo lo que ese barrio podía tener de funesto.

Mientras bajaba con premura por la calle 40, el hombrecito proseguía con su monólogo interior. «Cuando la haya encontrado, me iré de este barrio infecto. Alquilaré una de las más bellas viviendas de Hempstead, de esas que se ven rodeadas de puertas sólidas de metal, que cuando se abren, se pliegan como un acordeón. Le

compraré un piano inmenso, la televisión más grande que encuentre en Sears y la dejaré encerrada, le daré dos vueltas con llave a la cerradura cada vez que tenga que salir.» Soltó una palabrota al ver en la entrada del metro a ese mendigo al que no soportaba. Furioso por tener que aguantar una vez más su mirada penetrante, lanzó un escupitajo que se unió en la pared a grafitis y obscenidades. Cada vez que veía a ese lisiado mugriento, que casi bloqueaba el paso, no podía evitar que le diera repelús. Se preguntaba por qué la vista de este individuo despertaba en él esa sensación de malestar. Hay que decir que ese hombre tenía la cabeza en una posición tal que incluso esa mirada que echaba de abajo arriba conmovía a los más asiduos de la estación, de tal manera que a muchos de ellos les faltaba poco para caerse rodando por las escaleras que conducían al metro. Desconcertado al ver al mendigo, para no caerse él también, tuvo que agarrarse a la baranda mugrienta. Este despojo humano lo seguía a menudo con la mirada clavada en la espalda como una escopeta. Una vez, una sola vez, el hombrecito se había dado la vuelta, y la mirada del inválido se le había grabado como un recordatorio. Había llegado a pensar que su conciencia debía de parecerse como una gota de agua al lisiado y se odiaba amargamente por tener ese pensamiento cuando menos extraño.

El hombrecito era de Belle-Île. Muchos de sus cómplices, antiguos torturadores como él bajo el reinado de Satrapier, que durante treinta años sembró el terror en su país, vivían hoy como él, no muy lejos, en la zona. Mano derecha de Satrapier, a su servicio desde que tan sólo tenía 18 años, había pasado muchos años de su vida enterrando a hombres todavía vivos y encerrando a otros en la cajuela de su auto. También había aprendido a apuntar en medio de la frente, entre los dos ojos, a los niños de las mujeres que tenían la desgracia de negarse a entregarse a Satrapier o a él. Por la noche, con sus hombres, rastreaba las casas y secuestraba a niñas a las que violaban después, ante los ojos de espanto de sus padres.

Un día, en Belle-Île, el hombrecito achaparrado entró en una iglesia donde se disponían a celebrar una boda. A su llegada, las campanas, enloquecidas, habían empezado a repicar a la vez. Achaparrado, engreído, con la mirada asesina, había avanzado hacia la pareja, frente al altar. Sus pasos en el pasillo resonaban tanto como los golpes de un gong. Un olor a azufre lo acompañaba. Sacó de los bolsillos dos pistolas y apuntó al novio. Dos balas, una en la frente, otra en el corazón. Nadie dejó escapar el más mínimo grito. Invadieron la iglesia ratas vestidas completamente de negro. Se oían sus chillidos por todas partes entre los bancos y, en las losas, la fricción de sus colas. El hombrecito apagado arrastró a la novia, a punto de desfallecer, hasta el altar. Entre dos escopetas apuntando al cura, se celebra la ceremonia.

Bajo el velo, las ratas distinguen perfectamente los labios temblorosos, el pavor y la repulsión que deforman el rostro de la esposa. Durante la recepción en la playa, la casada se revuelca en los brazos de todas las ratas presentes esa noche. Sus sollozos les llegan en forma de murmullos lejanos. Las ratas apestan a azufre y aspiran con codicia el perfume de flores de naranjo que se desprende de su cuerpo. Ebria, la novia se arroja a la mar, de donde la rescatan; el vestido de raso pegado a la piel, una cola demasiado larga que barre la espuma de la orilla y se engalana de restos. El cuerpo del vestido, empapado, deja ver sus dos pechos cual palomas. La cabeza hacia atrás, el cabello descompuesto, la acuestan. En la blancura de las sábanas, su rostro es una

luna perdida. A los pies de la cama, en una bandeja para el hielo, la cabeza de su prometido. Las ratas chillan, beben, se dan golpes en el lomo y, en esta noche que parece no terminar, disparan en todas las direcciones balas que van a parar a cualquier lugar. La fiesta dura hasta bien entrada la madrugada. La novia luchará más de una hora con el hombrecito, contra ese olor a azufre que penetra en lo más profundo de la garganta y le hace estallar las sienes. Sin pronunciar palabra, arquea su cuerpo. El último botón de nácar del cuerpo de raso salta, dejando su busto al desnudo. Y cuando él va a abalanzarse sobre ella con todo su peso, con su olor a azufre mezclado con alcohol, con un solo golpe con el tacón que agarra sin que el hombrecito sepa cómo, ella le saca el ojo y le hace un corte profundo en diagonal, dejando su impronta desde la frente y en toda la mejilla izquierda. El hombrecito de mirada asesina, que a partir de ahora tiene un ojo menos, y esta marca en el rostro, no lo entiende; nadie jamás se ha resistido a sus escopetas ni a su fuerza. Entonces, la agarra de las muñecas, se la lleva y toma urgentemente un avión con ella. Era un avión de la PanAm, vuelo 748, nunca lo olvidará. Al llegar, ella desaparece durante los trámites de las aduanas. Espera horas y horas confiando en que la verá salir de los baños o de donde sea. Buscan en el aeropuerto de cabo a rabo, llaman a la policía y a los bomberos. Creen loco al hombrecito. Desde entonces, recorre los pasillos del metro, con el corazón lleno de ráfagas de venganza, y un ojo menos. Los años pasan, ¡qué importa eso! «Cuando la haya encontrado, estaré tranquilo y feliz», se repite.

En el andén número tres, esa mañana, como todas las mañanas, ahí espera de pie el hombrecito gris, apagado y hermético. La cara sobrecargada con sus grandes lentes de sol, nadie lo conoce. Nadie ve el agujero vacío. Nadie sabe lo que esconden estas lentes de sol. Nadie sospecha de las vidas rotas, destrozadas, despedazadas... Nadie sabe que nunca se pregunta nada, que no sabe cómo hacerlo. Tampoco se ve la piel de víbora descolorida que lleva a rastras sin fin por los pasillos del metro, pero las emanaciones de azufre siguen acompañándolo. Los viajeros se cambian de lugar cuando se les acerca.

El tren se detiene con un jaleo de chatarra dislocada. Un olor a grasa quemada inunda pronto la estación. Impasibles, los viajeros se abalanzan hacia las puertas, empujan a cual más. Con un simple vistazo a su alrededor, un vistazo de asesino, pronto se da cuenta de que no está en ese vagón. Esperará pues a la próxima parada para cambiar de compartimento porque él no es uno de esos imprudentes que se cuelan entre las cadenas y tubos de goma que separan los vagones. Cuántas veces, pero, por desgracia, siempre en vano, algo dentro de él le había hecho emocionarse, cuando, ya dentro del tren, había visto por sorpresa en el vagón de al lado, o en el tren que se paraba en el andén opuesto, una silueta, una nuca, que le hacía casi creer que la búsqueda llegaba a su fin. Pero esa mañana, justo en el momento en el que con su mirada asesina el hombrecito se cambiaba de línea para meterse en uno de los vagones, en el momento en el que avanzaba e iba a poner el pie dentro, las puertas se habían cerrado con una violencia y una rapidez para él poco comunes. Y, esa mañana, la vio: la joven que se contoneaba delante de él, la última que se había montado en el vagón, cuyas puertas se habían cerrado de golpe. El invierno estaba en su momento más crítico. Con esas enormes bufandas y esas botas amorfas, era difícil adivinar el perfil de una pierna, la curva de una cadera. Pero estaba seguro. Habría podido jurar

que esos mechones locos, que se habían agitado en su nariz con tanto descaro, no podían ser de nadie más. Debería haberla agarrado del brazo para evitar que la puerta se cerrara. Debería –se decía– haber sacado su arma y haberse puesto a disparar, disparar y disparar, a armar un jaleo de mil demonios, que la ira hiciera volar los cristales, y la locura, los neumáticos. Debería haber bramado de ira, la ira que tenía contenida desde hacía tanto tiempo, o lanzarse con toda la fuerza de la que era capaz contra los cristales del tren en marcha. Debería haberse metido en el túnel para perseguirla. Le hubiera gustado tanto, en ese momento, tener a mano sus escopetas, su ejército de ratas. Pero se había quedado ahí, petrificado, con el sombrero de fieltro aplastado bajo la axila, con los pocos cabellos que le quedaban ondulándose al capricho de las corrientes de aire en su cráneo resplandeciente. A través de los cristales sucios del tren que se iba, el hombrecito tuvo la impresión de que alguien le hacía un gesto obscuro. Los transeúntes que llegaban para el próximo tren lo empujaban. No entendía nada. Al cabo de un buen rato, levantó la cabeza hacia la salida para respirar una bocanada de aire fresco. Sólo conseguía ver el ojo vacío del lisiado mugriento.